

# L'AUBE DU BONHEUR

ROMAN

**Albert ENRIQUEZ**

**ISBN 9781549954887**

Je n'ai pas peur, je n'ai aucun regret, Je n'ai aucun remords, je n'ai pas d'angoisse, je suis serein, je dirais même heureux. Que se passe-t-il ? J'ai l'impression de flotter dans l'air. Il paraît léger et parfumé. Moi je suis si léger que je n'ai pas plus de consistance que le vent. J'ai l'impression de voler, ou plutôt de planer. Pourtant je ne vole pas, je ne plane pas. Je suis immatériel. Je ne vois pas mes mains je ne vois pas mes pieds. Je ne vois pas mon corps. Suis-je dans un rêve ou bien est-ce la réalité. Je vois tout ce qui m'entoure, j'entends tout. Je vois tout ce qui se passe au-dessous de moi. ... je ressens les choses plutôt que de les voir ou de les entendre.

Mon corps de chair git sur un lit d'hôpital. Des gens s'affairent autour de lui. J'entends une infirmière qui dit « c'est fini ». C'est curieux ça ne me fait rien. Et puis je n'ai pas l'impression d'être mort. Un jeune médecin s'éreinte à faire des pressions sur ma poitrine afin de remettre mon cœur en route. Je me demande s'il va repartir... Ce jeune médecin me fait de la peine. Il a vraiment le sens de la médecine : la vie à tout prix. Il est en sueur. Il essaye alors que les autres ont abandonné depuis longtemps.

Je me sens alors tiré en arrière par une force irrésistible. Je suis comme aspiré par un souffle puissant. J'abandonne alors sans regret la vision de mon corps pâle et inerte. Une force invisible m'entraîne dans une forêt sombre. Les arbres, alignés de part et d'autre, sont si hauts qu'on ne voit pas le ciel. Ils forment, sur mon chemin, une sorte de tunnel vert foncé car les branches hautes se rejoignent. Je vais vite, très vite. Je me demande où mène ce tunnel végétal. Je n'en vois pas le bout. Quand verrai-je la lumière ? Les tunnels ont toujours une sortie. De temps à autre une forme lumineuse mi humaine mi inhumaine un peu

comme un ectoplasme apparaît sur ma route. Elle éclaire un peu ce voyage qui paraît sans fin. Je ne sais pas s'il s'est écoulé des heures ou seulement quelques secondes depuis le moment où j'ai quitté mon corps inerte promis à la mort et à la pourriture. Le temps semble ne plus compter. On dirait même que la notion de temps a aussi disparu comme la notion d'espace lui-même. Je ne vole pas comme un oiseau, je ne suis pas un oiseau, je ne suis pas un humain muni d'ailes ou d'un réacteur. Je suis immatériel mais j'existe. Je vois et j'entends mais je n'ai ni d'oreilles ni d'yeux. Je suis dans le tunnel et les arbres défilent si vite que je ne les vois plus, ils font comme un mur flou des deux côtés. La lumière ! Une lumière enfin ! La vitesse est effroyable, mais elle ne me fait pas peur. Au contraire je suis content de vivre cette expérience et je dirais même que ça m'amuse. La sortie est encore très loin mais tout va si vite. Je me dis que je vais retrouver la grande lumière. Je vais devenir moi aussi un être de lumière. Dans cette grande lumière éternelle, si je suis mort, si mon corps est mort, je vais me fondre, me confondre.

.....//.....

Quand je me suis réveillé, le soleil entrait dans la chambre. J'avais oublié, la veille, de fermer les rideaux et d'éteindre ma lampe de chevet. Je suis resté un moment les yeux mi-clos à penser à tout ce qui avait précédé ce jour nouveau.

Il n'y avait rien de réjouissant. Il fallait que ça change. Il fallait que je change. Il fallait absolument que je commence à sourire à la vie.

J'avais trente-cinq ans, mes parents étaient décédés depuis des années, pas de frère, pas de sœur... je ne connaissais pas mes cousins. Je me demandais même si j'en avais et où ils étaient. Mes parents constituaient la branche pauvre d'une famille inexistante qui nous avait abandonnés.

Mon père a été très tôt gravement malade. Il a arrêté de travailler quand j'avais dix ans. Je me souviens de lui. Il trainait, le pauvre homme, toute la journée dans une vieille robe de chambre élimée, du fauteuil au lit et du lit au fauteuil et devenait chaque jour plus maigre.

Parfois il faisait un séjour à l'hôpital. Il en revenait un peu ragaillard, mais il tenait à peine sur ses jambes et ça ne durait jamais plus de vingt-quatre, quarante-huit heures, après il continuait à exister comme une larve, les yeux enfoncés dans des orbites sombres, les joues creusées de rides profondes et couvertes d'une barbe sale, les mains parcourues de veines saillantes et bleues

les pieds gonflés dans des pantoufles hors d'usage. Quand il faisait quelques pas, il se tenait aux meubles parce qu'il n'avait plus de force.

Il disposait d'une maigre pension d'invalidité avec laquelle ma mère essayait de joindre les deux bouts. Je n'ai jamais su ce qu'il avait vraiment, mais la vie à la maison était triste. Il ne fallait pas faire de bruit pour ne pas le déranger, il ne fallait pas faire de courants d'air pour qu'il ne prenne pas froid, ma mère ne pouvait pas s'absenter pour travailler parce qu'il ne supportait pas la solitude. Il n'y avait pas d'argent à la maison. Il faisait froid parce qu'on chauffait très peu, sauf la chambre de mon père. L'électricité coûtait trop cher. Nous ne recevions bien entendu jamais personne. Même mon ami, mon très cher ami d'enfance Nicolas n'est jamais venu chez moi. J'avais honte.

...../.....

Il fallait que je me lève du lit. Penser ainsi au passé pouvait me donner des idées noires. En fait non ! Des souvenirs tristes, mais pas des idées noires, parce que j'avais désormais la volonté de positiver. Je me rendais compte que le fait d'avoir vécu tous ces évènements, avait forgé mon caractère. Les gens généralement aiment leur maman, et leur Maman les aime. Moi je pouvais dire que ma maman m'aimait jusqu'au sacrifice d'elle-même.

Quand on vit dans l'opulence, on ne se rend pas compte de cette notion de sacrifice que moi j'ai vécue. On ne se rend pas compte jusqu'où peut aller l'amour d'une mère. J'ai souffert, bien entendu, de sa disparition mais quand je pense à elle, je me sens fort.

Elle avait surmonté, toute seule, des épreuves terribles. Moi je puiserai, dès aujourd'hui, dans le souvenir qu'elle m'a laissé et dans ses gènes en héritage, la force et la volonté de vivre et de réaliser son rêve : voir son fils unique réussir dans la vie et ne pas tirer, comme elle l'a fait, le diable par la queue.

Je comprends maintenant pourquoi quand j'étais en état de mort imminente et au bout du tunnel elle m'a dit « va-t'en ! Va-t'en ! »

...../.....

Je m'apprêtais à éteindre les lumières quand le téléphone intérieur a sonné. C'était Sylvie. Elle m'a demandé si ça ne me dérangeait pas de lui monter une infusion de verveine.

J'ai préparé l'infusion comme elle me l'avait demandée, je l'ai servie sur un petit plateau avec une serviette en papier en guise de napperon et j'ai doucement frappé à sa porte, pour ne pas réveiller les voisins.

Sylvie est venue m'ouvrir. Elle venait de prendre une douche, elle sentait bon, et s'était enveloppée dans un drap de bain blanc. J'ai posé la tasse sur son chevet. Sylvie a pris sa tasse, elle s'est alors assise sur son lit et a replié une jambe. Le drap de bain s'est entrouvert. Elle a tapoté son matelas pour m'inviter à m'asseoir. Elle était nue. J'ai tout de suite compris ce qu'elle attendait de moi.

.....//.....